

Histoire et civilisation moderne

M. Emmanuel LE ROY LADURIE, professeur

Le *cours* a porté sur l'histoire rurale de la France sous la Renaissance (1).

Le point de départ de mon séminaire a été un texte des *Mémoires* de Saint-Simon, relatif à l'année 1709. Il décrit les « cabales », autrement dit les factions de la Cour :

« L'expression me manque pour ce que je veux faire entendre. La Cour, par ces grands changements d'état et de fortune de Vendôme et de Chamillard [qui tous les deux se trouvaient en disgrâce] étoit plus que jamais divisée. Parler de cabales, ce seroit peut-être trop dire, et le mot propre à ce qui se passoit ne se présente pas. Quoique trop fort, je dirai donc cabale, en avertissant qu'il dépasse ce qu'il s'agit de faire entendre... Trois partis partageoient la Cour, qui en embrassoient les principaux personnages... » (Suit un commentaire sur l'égoïsme et le désintéressement des membres de ces différents partis).

Pour simplifier la vision que le lecteur peut avoir de ces trois partis, je les ai d'ores et déjà disposés sur l'axe *vertical*, et générationnel, du schéma ci-après. Ce sera la « molécule » de la Cour, qui comporte aussi un axe horizontal.

Nous avons donc, au sommet du losange, Louis XIV et sa femme, Madame de Maintenon, mariés clandestinement (mais leur conjugalité ne fait de doute pour personne). Au milieu même de cette figure géométrique, se tient Monseigneur, fils légitime de Louis XIV, et successeur présumé de ce roi (en fait il mourra quelques années avant son père). Monseigneur, tapi au centre du losange, peut être considéré en quelque sorte comme le « point zéro » du système. En bas du losange, le duc de Bourgogne, époux bien sûr de la duchesse du même nom, fils de Monseigneur, et héritier du trône en seconde

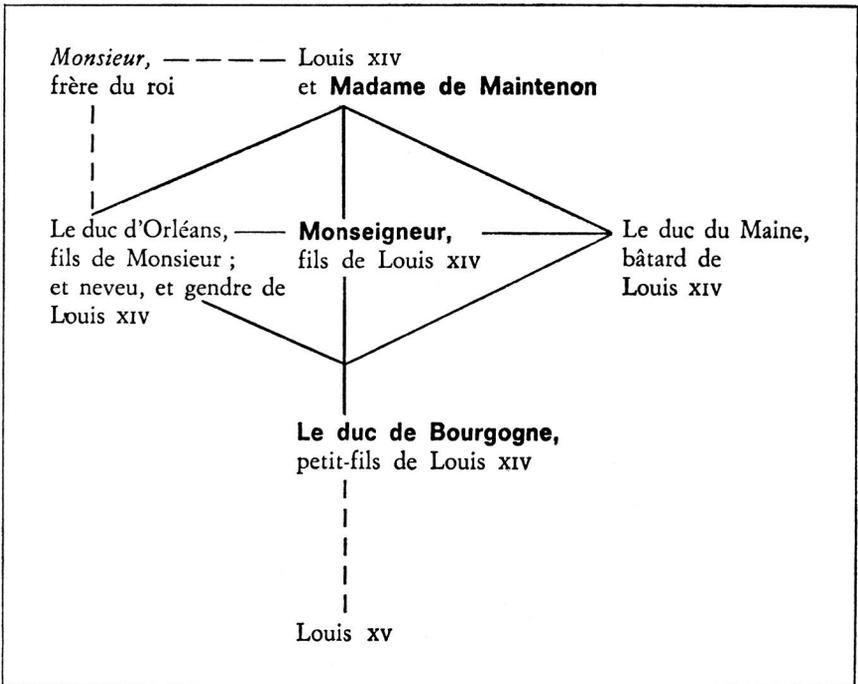
(1) Je remercie à ce propos M. Guy Bois pour sa précieuse contribution à mon enseignement.

(2) Saint-Simon, *Mémoires*, édition Pléiade, III, p. 206, ou édition Boislisle, XVIII, p. 5-19.

position, dans la ligne de la continuité successorale. Tout en bas, le losange se prolongerait en pointillé vers le futur Louis xv qui, à vrai dire, naîtra un peu plus tard..., en 1710.

La suite immédiate du texte de Saint-Simon que j'ai commenté cette année, évoque du reste les trois points essentiels, précités, de cet axe vertical (Louis xiv-Maintenon ; Monseigneur ; duc et duchesse de Bourgogne) :

« Sous les ailes de Madame de Maintenon, se réunissait la première [cabale], dont les principaux, en curée de la chute de Chamillart [ministre disgrâcié], et relevés par celle de Vendôme [maréchal, également disgrâcié] qu'ils avaient lui aussi poussoté tant qu'ils avaient pu, étaient ménagés et ménageaient réciproquement Madame la duchesse de Bourgogne, et étaient bien avec Monseigneur... »



On en vient alors à la description de la première cabale, celle de la Maintenon ; avec la liste, plus ou moins commentée, des personnages ou personnalités qui en font partie (3) :

(3) Pléiade, p. 207.

« Ils [les membres de cette cabale] jouissoient aussi de l'opinion publique et du lustre que Boufflers leur communiquoit. A lui se rallioient les autres, pour s'en parer et pour s'en servir. Harcourt, même des bords du Rhin, en étoit le pilote, Voysin et sa femme, leurs instruments, qui, réciproquement, s'appuyoient d'eux. En seconde ligne étoit le chancelier, qui [étoit] dégoûté à l'excès par l'aversion que Madame de Maintenon avoit prise pour lui, conséquemment par l'éloignement du Roi ; Pontchartrain [c'est le fils du chancelier] de loin, à l'appui de la boule ; le premier écuyer [Beringhen], vieilli dans les intrigues, qui avoit formé l'union d'Harcourt avec le chancelier, et qui les rameutoit tous ; son cousin Huxelles, philosophe apparemment, cynique, épicurien, faux en tout, et dont on peut voir le caractère ci-devant p. 380 [de la pagination du manuscrit de Saint-Simon], rongé de l'ambition la plus noire, dont Monseigneur avoit pris la plus grande opinion par la Choin [maîtresse de Monseigneur], que Beringhen, sa femme et Bignon en avoient coiffée ; le maréchal de Villeroy, qui du fonds de sa disgrâce, n'avoit jamais perdu les étriers chez Madame de Maintenon, et que les autres ménageoient par-là, et par cet ancien goût du Roi qui, par elle, pouvoit renaître ; le duc de Villeroy [fils du Maréchal], remué par lui, mais avec d'autres allures, et La Rocheguyon [François de la Rochefoucauld] qui, ricanant sans rien dire, tendoit des panneaux ; et par Blouin [premier valet de chambre du Roi] et d'autres souterrains, savoient tout, et avoient toute créance de jeunesse auprès de Monseigneur, et qui, quoique de loin, ne laissoient pas d'avoir influé à la perte de Vendôme et de Chamillard, ayant en tiers la duchesse de Villeroy, dont le peu d'esprit [le peu d'intelligence] étoit compensé par du sens [du bon sens], beaucoup de prudence, un secret impénétrable, et la confiance de Madame la duchesse de Bourgogne en beaucoup de choses, qu'elle savoit tenir de court et haut à la main. »

Voilà donc la cabale Maintenon, qu'on peut maintenant passer en revue. Du fait même du lien conjugal qu'entretient avec le Roi la Dame qui préside à ce groupe, on peut considérer celui-ci comme très proche de Louis XIV. Avec la regrettée Janine Field-Recurat, qui a dessiné un diagramme du réseau des trois cabales, nous avons placé le groupe Maintenon, pour des raisons de commodité graphique, en haut et à gauche dudit réseau (4).

Précieuse et dévote, *abbesse universelle*, mère de l'Eglise, femme d'un roi qui se fait apôtre, la Maintenon a des relations extrêmement étroites, nombreuses et variées avec les divers membres de son groupe. Autour d'elle, je trouve d'abord si je puis dire, son grand état-major, qui forme aussi en fait sinon en droit *le grand état-major* ; ou du moins une partie de celui-ci. En premier lieu, Harcourt, commandant de l'armée du Rhin, représentant de vastes clientèles en Normandie, apoplectique, calculateur, fertile en souterrains

(4) Voir page suivante.

et en manèges ; il entretient avec le Conseil royal, où la Maintenon cherche à le faire entrer, des relations qu'il faudrait voir de plus près. Il contrecarre assez systématiquement les ducs de Chevreuse et de Beauvillier, hommes du clan Colbert et du duc de Bourgogne, autrement dit hostiles à la Maintenon.

J'ai parlé « objectivement » d'une sorte de grand état-major, du côté Maintenon : il faudrait y joindre un autre maréchal, Boufflers, grand imbécile et grand honnête homme, mais populaire dans la capitale, qui rallie au groupe Maintenon un certain patriotisme parisien.

Autres maréchaux, plus ou moins d'opérette : Huxelles et Villeroy. Huxelles, faux, « sous une écorce de probité », est lié aux Phélypeaux, aux Beringhen, au clan Louvois (5). Villeroy, militaire de théâtre, est un incapable, en disgrâce à cause de ses défaites, mais il garde l'oreille de Madame de Maintenon. Son fils, le duc de Villeroy, gendre de Louvois, n'a pas de problème de disgrâce ; quant à sa belle-fille, la duchesse de Villeroy, *peu d'esprit, mais du sens*, elle est un lien, pas le seul, entre le groupe Maintenon et la duchesse de Bourgogne, liée elle-même — par son mari, du moins — à la cabale opposée.

Harcourt, c'est la Normandie. Les Villeroy, c'est Lyon. Huxelles, c'est un peu l'Alsace. Les attaches, bases et clientèles régionales ne sont pas à négliger dans cette affaire.

Voysin et sa femme étaient leurs instruments [de Maintenon, et d'Harcourt], *qui réciproquement s'appuyaient d'eux*. Voysin sort d'une des familles de maîtres des Requêtes (conseillers d'Etat, intendants, bref « mandarins-bureaucrates ») qui sont si importantes au pouvoir et à la Cour. Devenu secrétaire d'Etat à la guerre en remplacement de Chamillart, puis ministre d'Etat, il remplira, dans le jeu de la Maintenon, une fonction importante. L'objectif constant de la « Fée » — étant donné que le Roi ne se plie pas automatiquement, bien au contraire, aux avis qu'elle pourrait lui donner — c'est d'avoir, dans le Conseil, un ministre bien à elle, chargé de faire passer les messages indirectement jusqu'à l'oreille du monarque. Voysin jouera ainsi, pendant l'extrême fin du règne, un rôle capital pour faire avaler les « pilules » que seront le Testament du Roi, et les codicilles testamentaires.

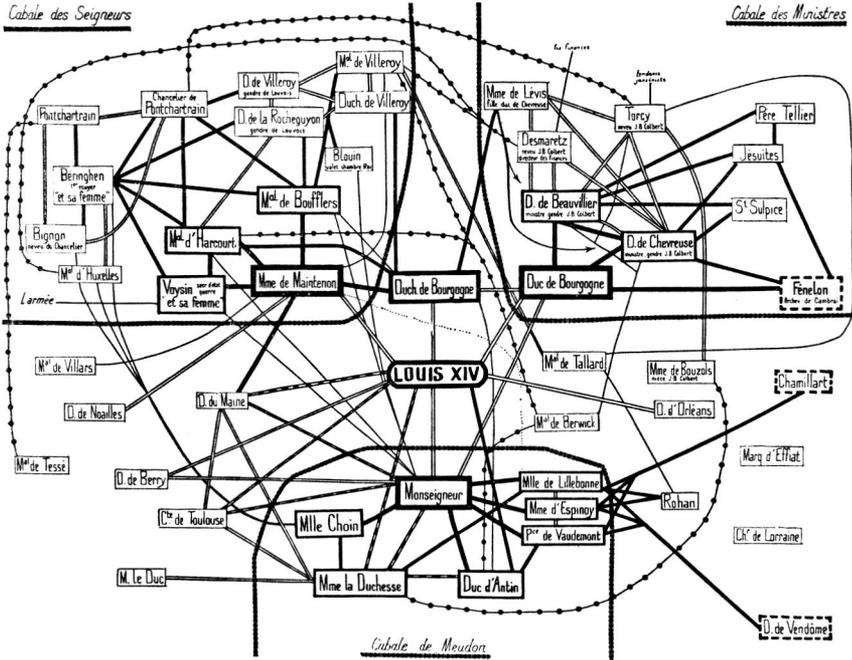
« En seconde ligne [de la cabale Maintenon], était le Chancelier [Pontchartrain] qui étoit dégoûté à l'excès par l'aversion que Madame de Maintenon avait prise pour lui, conséquemment par l'éloignement du Roi ; Pontchartrain [fils] de loin à l'appui de la boule. »

Ici, Saint-Simon dévoile une des règles de sa description des cabales : on peut n'être plus dans les bonnes grâces du leader du groupe, ce leader étant en

(5) Boisliste, XI, p. 41.

Cabale des Seigneurs

Cabale des Ministres



« limites » des Cabales

liens étroits

relations

liens de parenté (légitimes)

liens de parenté (naturels)

amitiés

liens secrets

le nom des personnages en disgrâce est encadré de pointillés

l'occurrence Madame de Maintenon, la « Patronne ». Et néanmoins, pour des raisons de position, de liens et de contre-liens avec les autres personnages importants de la Cour, on demeure pris, « englué », dans le réseau dont on faisait partie, dans la cabale dont on était membre, et au sein de laquelle on est simplement passé « en seconde ligne ». Notons que Pontchartrain *junior* a Paris dans son département : il est donc au fait de tous les secrets policiers de la ville, qu'il rapporte au Roi. Il y a là, pour ce personnage dont les relations avec la police parisienne, incarnée ou dirigée par d'Argenson, sont du reste complexes, une source incontestable de pouvoir.

Par Blouin et d'autres souterrains, ils savaient tout... Ami intime des ducs de Villeroy et de La Rocheguyon (deux « piliers » du groupe), Blouin, gouverneur de Versailles, a sous lui les suisses et autres espions ou valets intérieurs du Château de Versailles. C'est par lui que passent les rapports au Roi, sur le comportement de chaque courtisan.

Avec Beringhen, premier écuyer, dit *Monsieur le Premier*, chargé de la petite écurie, nous avons affaire, en principe, à des services plus subalternes que ceux de la police ; mais Beringhen se situe à l'une des articulations d'amitié importantes, dans le réseau Maintenon : il cousine avec Huxelles, il sert de trait d'union entre le maréchal d'Harcourt et le chancelier Pontchartrain : *le premier écuyer vieilli dans les intrigues avait formé l'union d'Harcourt avec le chancelier, et les rameutoit tous...*

La Rocheguyon (François VIII de La Rochefoucauld) *qui, ricanant, sans rien dire tendait des panneaux*, représente un autre cas intéressant de « marquage » ou de « position » : cet homme est fils de François de La Rochefoucauld, lequel est ami intime du Roi, mais en mauvais termes avec Madame de Maintenon (6). Et pourtant ce fils est gendre de Louvois, et beau-frère du duc de Villeroy ; il est ami de Blouin ; en froid avec Beauvillier et Torcy, c'est-à-dire avec le clan Colbert, autrement dit avec la cabale du duc de Bourgogne ; il se loge donc naturellement, par processus d'attraction et de répulsion, de « valences », dans la cabale Maintenon (7).

*

**

Passons maintenant à la deuxième cabale :

« D'autre part, sous l'espérance que nourrissoit la naissance, la vertu et les talents de Mgr le duc de Bourgogne, tout de ce côté par affection décidée, étoit le duc de Beauvillier, le plus apparent de tous ; le duc de Chevreuse en

(6) Boislisle, V, 123-124.

(7) Ibid. II, 131 ; XVIII, 17, 40 ; XX, 265.

étoit l'âme et le combineur [ces deux ducs sont gendres de Colbert] ; l'archevêque de Cambrai [Fénelon], du fonds de sa disgrâce et de son exil, [en était] le pilote ; en sous-ordre, Torcy et Desmarets [tous deux familialement du clan Colbert], le P. Tellier [confesseur du Roi] ; les jésuites, et Saint-Sulpice, d'ailleurs si éloigné des jésuites, et réciproquement ; Desmarets ami du maréchal de Villeroy et du maréchal d'Huxelles, et Torcy, bien avec le chancelier [Pontchartrain], uni avec lui sur les matières de Rome [gallican], conséquemment contre les jésuites et Saint-Sulpice, et en brassière [en difficulté] sur ce recoin d'affaires avec ses cousins de Chevreuse et surtout de Beauvillier, ce qui mettoit entre eux du gauche, et souvent des embarras ; ceux-ci [Chevreuse et Beauvillier] plus unis entre eux au besoin, toujours plus concertés, en occasion continuelle de se voir sans avoir l'air de se chercher [parce qu'ils sont à la fois beaux-frères et ministres « in partibus » ou officiellement] affranchis des sarbatanes par leurs places et voyant tout immédiatement, en état d'amuser les autres par des fantômes, et, d'un coup de main, de rendre fantômes les réalités... tant étoit-il vrai, de tout ce règne, que le ministère donnoit tout en affaires, quelque confiance que Madame de Maintenon y eût usurpée... Ils n'avoient qu'à parer... [ici, description de l'action des deux beaux-frères]... Leur dévotion... étoit tournée aisément en ridicule [c'est une cabale religieuse] ; le bel air, la mode, l'envie étoit de l'autre côté, avec la Choin et Madame de Maintenon. Ces deux cabales [celle du duc de Bourgogne, le petit-fils, et celle de Madame de Maintenon, la « grand-mère », si je puis dire] se tenoient réciproquement en respect. Celle-ci marchait en silence [celle de « Bourgogne »], l'autre, au contraire, avec bruit, et saisissoit tous les moyens de nuire à l'autre. Tout le bel air de la cour et des armées étoit de son côté [du côté de la cabale Maintenon], que le dégoût et l'impatience du gouvernement grossissoit encore, et quantité de gens sages entraînés par la probité de Boufflers et les talents d'Harcourt. »

Dans cette seconde cabale, quelques figures de proue entourent le duc de Bourgogne, personnage puéril et dévot qu'une mort précoce fauchera à 30 ans (1712) au moment où il commençait à mûrir.

Le duc de Beauvillier, d'abord, gendre de Colbert, réglé en tout, levé tôt, pieux, humble, exact, point chimérique (ces épithètes étant reprises ou paraphrasées par moi de Saint-Simon). Ministre d'Etat, Beauvillier est l'un des rares personnages qui, quoique sortis de la très haute noblesse « non mandarinale », assistent au Conseil. C'est sa présence effectivement ministérielle, ainsi que celle de Desmarets, Torcy, et même Chevreuse (ministre « in partibus ») qui vaut au groupe du duc de Bourgogne le surnom de cabale des « Ministres » (8). Par opposition, le groupe Maintenon (beaucoup moins bien doté quant à l'accès au ministère, malgré la forte influence de la Patronne)

(8) Ibid, XVIII, 7-8, notes de Saint-Simon en marge des pages.

reçoit le qualificatif de cabale des « Seigneurs », du fait, semble-t-il, des ducs assez nombreux qu'on peut décompter dans son sein.

Le duc de Chevreuse : beau-frère de Beauvillier, conseiller officieux du Roi, chez lequel il entre à toute heure « par les derrières », et auquel il souffle ses avis dans le tuyau de l'oreille, au point d'obtenir par cette royale familiarité la considération d'un ministre d'Etat, sans pourtant participer au Conseil (9). Selon D. Van Elden, Chevreuse (qui du reste raisonne faux !), est le prototype pascalien de « l'esprit de géométrie », par opposition aux porteurs de « l'esprit de finesse », qui sont nombreux parmi les descendants des Mortemart (et notamment chez Madame de Montespan et ses enfants, presque tous pourvus du fameux *esprit Mortemart*, qui intrigua tant Marcel Proust).

Fénelon, dans tout cela, est bien sûr un personnage fondamental. Il est par excellence l'homme de l'opposition libérale, plus ou moins nobiliaire. Saint-Simon n'aimait qu'à moitié Fénelon, qu'il tenait (pas tout à fait à juste titre) pour un esprit fleuri, agréable ; réglé « comme un robinet » afin de verser à chaque personne la dose voulue de miel ou de brouet intellectuel, moral, mondain... En fait Fénelon est une très haute intelligence : la cabale du duc de Bourgogne est, entre toutes, celle qui a des idées.

Passons rapidement sur deux autres personnages de ce groupe, qui sont membres importants et ministériels du clan familial des Colbert : Torcy, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, bonne plume, bonne mémoire. Et Desmarets, contrôleur général des Finances : il est aussi, d'une certaine manière, l'homme de la haute finance (au moins par ses contacts, fructueux pour l'Etat, avec un homme de grandes affaires comme Samuel Bernard (10)).

Etonnante, au premier abord, est la présence, dans la cabale du duc de Bourgogne, du père Tellier, ou Le Tellier, confesseur du Roi. Ce jésuite, fils, selon notre duc, de « pauvres » (?) fermiers bas-normands » (11) était donc issu, d'après les critères saint-simoniens, « de la lie du peuple ». Dur, entêté, cruel, farouche, faux en tout, homme terrible, inaccessible même aux jésuites, excepté quatre ou cinq, né malfaisant... (12).

Au total, à lire les *Mémoires*, il apparaît que les éléments constitutifs de la cabale du duc de Bourgogne comportent une opposition intellectuelle et nobiliaire, un clan ministériel, et un « lobby » financier. Et aussi deux « lobbies » cléricaux, du reste rivaux entre eux : l'un, jésuitique, lui-même divisé ; et l'autre, sulpicien. (Saint-Simon a toujours fait grand cas, ne serait-ce

(9) Ibid. XV, 403.

(10) Ibid. XVI, 34. Il va de soi que les plus puissants financiers, comme il se doit, ont des accès et des actions dans les trois camps.

(11) Boislisle, XVII, 61.

(12) Ibid. XVII, 57-61.

que pour les dénigrer, des *barbes sales* de Saint-Sulpice (13), si influentes dans la vie des séminaires ; les sulpiciens sont en quelque sorte les pépiniéristes du bas-clergé). Notons pourtant que, dans la cabale du duc de Bourgogne, il y a certains personnages, tel Torcy, qui sont gallicans, voire jansénistes (14). Malgré l'aversion du jansénisme pour les jésuites et pour Saint-Pulpice, et réciproquement... Mais le clivage jésuite/janséniste ne coïncide point avec les plans de coupe qui divisent entre elles les cabales de Cour.

Telle est donc cette « cabale des ministres », ou groupe du duc de Bourgogne, que j'ai localisée en haut et à droite du graphique.

*

**

D'Antin, Madame la Duchesse, M^{lle} de Lillebonne et sa sœur, leur oncle, inséparable d'elles, et l'intrinsèque cour de Meudon formoient le troisième parti (15).

Ces quelques lignes dévoilent les deux pôles du groupe Monseigneur : l'un fraternel ou demi-fraternel ; et l'autre, lorrain. Madame la Duchesse est, en effet, la demi-sœur (« naturelle ») de Monseigneur, fils légitime de Louis XIV, puisqu'elle est la fille bâtarde, née des tendres amours (Saint-Simon *dixit*) de Louis XIV et de la Montespan. Madame la Duchesse est, d'autre part, la demi-sœur de D'Antin, autre personnage influent du groupe : ce D'Antin est tout simplement le fils légitime de la Montespan et de Louis-Henri de Pardailan, marquis de Montespan. Quant à M^{lle} de Lillebonne et à sa sœur, flanquées de leur oncle Vaudémont, et jadis protégées de Louvois, ce sont deux princesses et un prince lorrains. Comme au temps des Guise, mais avec moins de panache sanglant et flamboyant, la maison de Lorraine intervient dans les cabales de la Cour. Elle le fait, sur l'axe du lignage royal, au niveau de cette « nodosité » qui s'appelle Monseigneur.

Sur ces deux pôles, donc, s'articule *l'intrinsèque cour de Meudon*. Celle-ci faisant problème pour le « parfait petit courtisan », soucieux de sa carrière. Question d'ubiquité, en quelque sorte : on suivait le Roi jusqu'à Marly, mais on devait aussi, en prévision du prochain règne, se rendre à Meudon pour y faire sa cour à Monseigneur. (On ignorait, bien sûr, que celui-ci allait mourir avant son vieux père). On s'arrangeait donc pour *couper les Marly par des Meudon*. C'était là une des grandes idées du règne ; ou du moins l'une des grandes idées... des régnicoles de Versailles.

(13) Ibid. VII, 179.

(14) D'où les liens entre Torcy et Pontchartrain père, gallican lui aussi.

(15) Pléiade, III, 208.

Mais reprenons la suite de notre long texte de référence :

« Aucun des deux autres [partis] ne vouloient d'eux, l'un et l'autre les craignoient [les personnages de la cabale de Monseigneur] et s'en défioient ; mais tous les ménageoient à cause de Monseigneur [le futur roi], et M^{me} la duchesse de Bourgogne elle-même. D'Antin et Madame la Duchesse n'étoient pourtant à la tête de ce parti, d'Antin par ses privances avec le Roi, Henri de Pardailan, marquis de Montespan, Quant à M^{lle} de Lillebonne et à qu'un [ils sont demi-frère et demi-sœur], ils étoient également décriés ; ils étoient pourtant à la tête de ce parti, d'Antin par ses privances avec le Roi, qui augmentoient chaque jour, et dont, mieux qu'homme au monde, il savoit se parer, et même s'avantager solidement ; lui et Madame la Duchesse, pour les leurs avec Monseigneur. Ce n'étoit pas que les deux Lorraines n'eussent encore plus sa confiance et celle de M^{lle} Choin [la maîtresse de Monseigneur], au moins, plus que les deux autres. Elles avoient de plus un autre avantage, mais alors et longtemps depuis inconnu, dont j'ai parlé..., qui étoit cette liaison avec Madame de Maintenon, si honteusement mais si solidement fondée, et, pour cela même, si cachée [l'une des deux princesses lorraines est moucharde au service de Madame de Maintenon et lui écrit régulièrement des lettres sur ce qui se passe à la Cour] ; mais elles étoient encore étourdies des deux coups de foudre qui venoient de tomber sur Vendôme et Chamillart, [tous deux en disgrâce]. Boufflers, Harcourt, et leurs principaux tenants détestoient l'orgueil du premier [Vendôme], et la suprématie de rang et de commandement où il s'étoit élevé ; ... ce troisième parti [celui de Monseigneur] étoit proprement la cabale de Vendôme. »

La troisième cabale, celle de Monseigneur, est un groupe où se retrouvent les princes étrangers (lorrains) ; et aussi, de plus loin, les familles des princes du sang, Conti et Condé, eux-mêmes mariés à deux bâtardes de Louis XIV, familières de Monseigneur. Endogame et polygame tout à la fois, le monarque s'est en effet arrangé pour faire épouser de son vivant quatre de ses enfants naturels, filles et garçon, par des princes du sang royal ; de ce sang dont les descendants mâles sont susceptibles de succéder éventuellement à la Couronne ; qu'ils soient Condé ou Conti, tous descendent de Charles de Bourbon, grand-père d'Henri IV. Façon astucieuse de maintenir la paix chez soi, grâce à des noces entre cousins...

Dans ces conditions, le lien de Monseigneur et de son groupe (ou de sa cabale) avec les bâtardes et les Condé-Conti va très loin ; il se noue jusque dans la vie privée du prince-héritier. Monseigneur, en effet, forme couple avec M^{lle} Choin, sa maîtresse : grosse fille, écrasée, brune, laide, avec de l'esprit, devenue avec l'âge excessivement grasse, vieille, et puante ; mais modeste, vraie, désintéressée (selon les divers portraits qu'a donnés d'elle Saint-Simon). Or M^{lle} Choin, qui devient ainsi la Maintenon du Grand Dauphin et de sa cabale, était, au départ, fille d'honneur de la première princesse de

Conti (« douairière »), elle-même fille bâtarde de Louis XIV et de Louise de la Vallière ; cette princesse de Conti était ainsi la demi-sœur de Monseigneur, et resta longtemps son intime égérie, jusqu'à ce qu'elle soit supplantée dans ce rôle par leur autre et commune demi-sœur, Madame la Duchesse.

Le « système Monseigneur » est bouclé et rebouclé sur lui-même. J'ai mentionné la princesse de Conti, épouse d'un Conti rapidement décédé. A côté de cette veuve, j'ai campé l'autre demi-sœur du Grand Dauphin, Madame la Duchesse. Cette seconde bâtarde, qui reste fille de France « jusque sur sa chaise percée », n'a pas épousé un Conti, mais un Condé, dont l'appellation est Monsieur le Duc. Conti ou Condé, peu importe ; on ne sort toujours pas de la sacrée Famille.

Les liens Conti-Condé-Bourbon, dans l'entourage proche ou moins proche de Monseigneur, sont encore renforcés par d'autres mariages. Et même par l'amour illégitime. En effet, le prince de Conti « junior », frère cadet du prince de Conti décédé, a lui-même épousé une Condé, sœur de Monsieur le Duc ! Pour couronner l'édifice, ce Conti junior est l'amant de Madame la Duchesse. Monsieur le Duc est donc cocufié par le mari de sa sœur, qui, d'autre part et simultanément est son cousin et l'amant-cousin de sa femme... On s'y perdrait..., mais disons qu'autour de Monseigneur, on couche toujours entre soi.

Vue de l'extérieur, la cabale de Meudon, avec ses personnages liés entre eux de toutes les sortes, et avec ses intrigues entortillées sur elles-mêmes, peut ressembler à une pieuvre aux tentacules mêlés, recroquevillés. Vue de l'intérieur, il s'agirait plutôt d'une méduse : Monseigneur, avons-nous dit, est le ventre mou, le point zéro de son groupe et de tout le système. Monseigneur, dira Saint-Simon, en substance, était inintelligent au possible, ... gros, mais pas entassé... du sens mais pas d'esprit... un tissu de petitessees arrangées... doux par stupidité, avare à ses maîtresses, son peu de lumières éteint par son trop d'éducation. Ayant pour toute lecture le carnet mondain et les nécrologies de la *Gazette de France*...

*
**

Voici donc terminée l'élucidation, trop brève, des trois cabales. Saint-Simon décrit, ensuite, comment les principaux et subalternes personnages de la Cour s'organisent et s'articulent autour d'elles. Je m'en tiendrai surtout, à partir du texte de référence, aux angles de droite et de gauche du « losange » familial de Louis XIV. Ces deux « angles » correspondent au duc du Maine (bâtard de Louis XIV) et au duc d'Orléans (gendre et neveu du Roi), tous

deux situés sur le même axe horizontal et générationnel que Monseigneur (16). Maine est, en effet, le demi-frère (bâtard) de Monseigneur. Cependant qu'Orléans est à la fois le cousin germain et le demi-beau-frère de celui-ci, puisqu'il a épousé sa demi-sœur, M^{lle} de Blois, bâtarde de Louis XIV et de la Montespan. Donc :

« M. du Maine, régnant dans le cœur du Roi et de Madame de Maintenon, ménageoit tout, n'étoit à aucun qu'à soi-même, se moquoit de beaucoup, nuisoit à tous tant qu'il pouvoit, et tous aussi le craignoient et le connoissoient. »

Vu par Saint-Simon, le duc du Maine est tellement soutenu, et tellement influent, qu'il n'a pas besoin de s'intégrer comme tel à l'une des trois cabales.

« Monsieur le duc d'Orléans n'était pas en volonté, ni en état d'entrer en quoi que ce soit. »

Orléans, tenu en disgrâce par Louis XIV, et pourvu d'accointances avec la cabale de Meudon, est en quelque sorte « en réserve » de la politique à venir. Juché sur le même axe horizontal que le duc du Maine et que Monseigneur, il attend son tour.

Le même texte est également riche de distinctions sur les divergences possibles à l'intérieur de chaque cabale.

Divergences dues à l'attitude, variable selon les uns et les autres, envers le jansénisme : dans l'intrinsèque du groupe Colbert, rattaché à la cabale du duc de Bourgogne, une faille sépare Chevreuse et Beauvillier (gendres de Colbert), anti-jansénistes, de Torcy (neveu de Colbert), pro-janséniste :

« Chevreuse et Beauvilliers, sans secrets l'un pour l'autre, étaient réservés avec les leurs, et bien que cousins germains de Torey, un fumet de jansénisme les écartait de lui fort au delà du but. »

Si Torcy a des faiblesses pour Port-Royal, Beauvillier, lui, incline du côté des jésuites (17).

Divergences provoquées, dans la cabale de Monseigneur, par les ambitions des divers sous-groupes, focalisées sur l'avenir du Grand Dauphin. Les deux sous-groupes qui s'opposent ainsi (sourdeusement) sont d'une part la phratrie née de la Montespan, et qui comprend demi-frère et demi-sœur (D'Antin, et Madame la Duchesse, elle-même demi-sœur de Monseigneur, par la main gauche) ; et d'autre part le groupe des deux princesses lorraines et de leur oncle :

(16) Voir le graphique en losange, ci-dessus.

(17) Boisliste, XX, 334 ; XXV, 55.

« D'Antin et Madame la Duchesse, entièrement unis de vues, de besoins réciproques, de vices, et de lieux, se défioient fort des deux Lorraines, avec des confidences néanmoins et l'extérieur le plus intime, que le dessein commun soutenoit pendant la vie du Roi, en attendant qu'ils s'entr'égorgeassent tous après pour la possession unique de Monseigneur devenu roi. »

Il faut noter aussi la présence d'éléments qui font le lien entre les diverses cabales, ou qui tiennent lieu, parmi celles-ci, on me pardonnera l'expression, « d'atomes baladeurs ». Tel est le cas par exemple de l'astucieuse, fine et séduisante duchesse de Bourgogne. De par son mari (le duc de Bourgogne), elle appartient à la troisième cabale ; mais elle est chérie par la Maintenon (première cabale) : *Madame la duchesse de Bourgogne... nageait entre les deux cabales* (18).

La duchesse de Bourgogne est donc une sirène doublement affiliée. Le même rôle de trait d'union, mais cette fois entre second et troisième cabale, est tenu par Marie-Françoise Colbert de Croissy, marquise de Bouzols, laide, méchante... et charmante :

« Pour celle des ministres [c'est-à-dire la cabale du duc de Bourgogne], rien de plus opposé [à la cabale de Monseigneur] quoique Torcy [troisième cabale] et Madame la Duchesse [seconde cabale], et par conséquent d'Antin [id.], eussent des ménagements réciproques pour la Bouzols, sœur de Torcy, amie intime de tous les temps et de toutes les façons de Madame la Duchesse, et qui, avec une figure hideuse, étoit charmante dans le commerce, avec de l'esprit comme dix démons. »

Et Saint-Simon n'a plus qu'à conclure au terme de cette description magistrale, ou « Crayon de la Cour » :

« Telle étoit la face intérieure de la Cour, dans ce temps orageux, signalé par deux chutes si profondes [les disgrâces de Vendôme et de Chamillart], qui semblaient en préparer d'autres (19). »

*

**

Au cours de ce séminaire, je me suis demandé ce qu'un texte comme celui-là, et les *Mémoires* de Saint-Simon dans leur ensemble, peuvent apporter à la science politique. Cette discipline, en raison même de l'incomplétude de ses résultats, ou pour toute autre raison, n'est guère en honneur parmi les historiens, exception faite des ultra-contemporanéistes. L'éloignement vis-à-vis de la science politique devient plus marqué encore lorsqu'il s'agit de l'Ancien

(18) XVIII, 14.

(19) Ibid., XVIII, 19.

Régime. Tout le monde admet, pour le xvii^e siècle par exemple, l'existence de coteries, de factions, voire de partis véritables, différents bien sûr de ceux que cartographiera André Siegfried au xx^e siècle. Mais l'environnement où se forment ces structures est trop différent de celui qui nous entoure. Les leçons de l'actuelle science politique — siegfriedinne ou américaine — sont donc, dans ces cas, d'un assez faible secours.

Je me suis efforcé de reprendre la question, sans considérations contemporaines, et je suis parti du texte monographique de Saint-Simon, qui vient d'être commenté. Ce texte s'appuie sur une notion qui est centrale dans la pensée du mémorialiste, et aussi, bien sûr, dans la réalité de la Cour : c'est la notion de *cabale*. Une cabale est une construction provisoire, quoique pouvant durer jusqu'à deux décennies et au delà, qui vise, dans les milieux courtisans et dans les sommets de l'Etat, à obtenir divers avantages tels que pouvoir, prestige, argent, nominations à des postes dans le haut clergé ou dans les commandements de l'armée, progrès d'Untel ou Untel dans les rangs ducaux, princiers, etc. L'étude des cabales, inséparable de la confection des portraits des individus qui y sont impliqués, constitue, pour Saint-Simon, l'un des objets essentiels de l'histoire. Il reproche précisément au père Daniel, auteur d'une histoire de France vers 1714, d'avoir tout sacrifié à « l'histoire-batailles », et d'avoir négligé « l'histoire-cabales » et « l'histoire-portraits », si je puis dire (20).

Indépendamment de l'axe auquel se rattache cette cabale — ici, c'est un système royal de filiation — elle se présente, d'autre part, comme un « réseau », tissé entre ses participants par les liens de parenté, de clientèle, d'amitié, etc. Des contre-liens d'inimitié, de brouille, éventuellement intra-familiale, contribuent, par l'intermédiaire d'un personnage donné, à l'éloignement vis-à-vis d'une autre cabale. La cabale peut s'appuyer sur tel ou tel ensemble ou sous-ensemble, qui correspond à une certaine force sociale, socio-politique, institutionnelle, religieuse, etc. Je pense à l'armée, à l'Eglise, à la finance, à la bureaucratie, à la noblesse, aux princes du sang, aux ducs et pairs.

Cependant, la vision essentiellement individuelle, atomistique (et moléculaire, en un second temps) qu'a le mémorialiste des cabales et du système des cabales donne à ma propre analyse, si possible sociologique, un caractère quelque peu surajouté, par rapport à Saint-Simon. En revanche, l'étude des cabales, opérant dans un système sans opposition officielle ni organisée, ou sans que cette opposition parvienne à accéder au pouvoir, n'est pas sans intérêt à titre comparatif. On pourrait étudier, dans le même esprit, des systèmes contemporains fort différents entre eux, et fort différents de notre Ancien Régime. Des systèmes où l'accession au pouvoir se fait dans le cadre d'une agrégation d'hommes déjà en place, et non point à la suite d'une permutation au cours de

(20) Ibid., XXIV, 4.

laquelle les gens en place et les oppositionnels échangeraient leurs rôles respectifs. En ce qui concerne ces systèmes contemporains à base de continuités (ce qui ne veut nullement dire « harmonies préétablies »), je pense, par exemple, aux différents régimes communistes, connus, entre autres, par les analyses des sommets bureaucratiques que propose la « Kremlinologie » ; je pense aussi, en France, dans une ambiance évidemment bien différente, au gaullisme et au post-gaullisme ou « giscardisme » : dans ces cas, en effet, les mécanismes complexes de la *succession* se sont toujours déroulés, jusqu'ici, le long de filières qui impliquaient une certaine continuité, non oppositionnelle, sans anicroche insurmontable : ces filières, tout comme les axes généalogiques chers à Saint-Simon, impliquent la formation de « cabales », à l'intérieur d'un groupe plus vaste ; les gens, grosso modo, dans ce groupe global, sont d'accord sur l'essentiel.

On sait que la sociologie politique s'est souvent inspirée de diverses sciences de la nature. Les conceptions fondées sur les classes sociales et sur la lutte des classes (Guizot, Thierry, Marx) sont liées certes à diverses données de l'antiquité, puis de la modernité : j'évoquerai, à ce propos, les recensements romains, par « classes », de Servius Tullius ; les « classes » de l'inscription maritime, dès avant la Révolution française ; je pense aussi aux divisions de la fiscalité, chez Vauban et quelques autres : « contribuables de la première classe », puis de la deuxième classe, etc. Il faut mentionner enfin les classifications de Linné, de Buffon, de Tournefort, relatives aux animaux et aux végétaux. Ces notions de « classes » avec les séparations souvent rigides qu'elles impliquent, en sociologie comme en zoologie (mammifères et oiseaux, bourgeois et prolétaires, etc.), posent, essentiellement dans le domaine anthropologique, des problèmes de frontières et de chevauchements, qui peuvent être difficilement solubles, même pour des marxistes fort subtils.

Plus récemment, la sociologie américaine, qui du reste est d'origine européenne, et même est-européenne (Sorokine), est partie de la géologie : le concept de « stratification » sociale peut donner une certaine souplesse à l'analyse, puisque les couches géologiques qui servent, dans ce cas, de modèle imagé, sont bouleversées, faillées, repliées sur elles-mêmes, agglutinées les unes aux autres, transportées et enroulées par des charriages... Néanmoins, la géologie, c'est du mort, de l'inerte : il n'y a pas de véritable fusion, de synthèse, d'activité d'échanges, entre ces couches mortes. C'est pourquoi j'avouerai que la pensée géologico-stratigraphique de Sorokine et de ses innombrables épigones américains me laisse presque aussi insatisfait que la pensée botanico-zoologique des Thierry, Guizot, Marx et Tournefort.

Lucien Febvre (21) avait, du reste, bien senti le problème et s'était irrité de cette pensée stratigraphique fondée essentiellement sur les notions de haut

(21) Dans sa préface à P. Chaunu, *Séville et l'Atlantique* (S.E.V.P.E.N.).

et de bas (même si ce haut et ce bas sont enroulés l'un dans l'autre à la suite de « charriages »). Il avait suggéré de comparer les structures sociales qu'on envisage d'étudier, aux substructures et structures entortillées d'une grande ville : conduites d'eau, de gaz, d'électricité serpentant de toutes parts, reliant le haut et le bas, les différents quartiers et points cardinaux en fonction des raccordements les plus imprévus, abolissant ainsi les hiérarchies supérieures et inférieures de la stratigraphie et les clivages de la pensée botanico-zoologique.

Saint-Simon, lui, a pris une autre voie. Comme l'a senti l'un de ses admirateurs, Ernst Jünger. En effet, comme on peut le voir à travers le texte de référence, Saint-Simon ne se borne pas à distinguer des cabales et des factions. Il note aussi des valences de toutes sortes qui unissent, par ailleurs, tel membre de telle cabale à tel membre de telle autre. Il relève même des liaisons négatives à l'intérieur de chaque cabale : Untel est brouillé avec Madame de Maintenon, ou, du moins, sa faveur a pâli ; il demeure néanmoins inclus dans la cabale Maintenon. Saint-Simon parvient donc, par-delà sa tripartition des cabales, à la description concrète d'une situation concrète : les grandes lignes du tableau n'y masquent pas les détails secondaires et parfois même contradictoires. La Cour, bien sûr, est une unité relativement fermée et circonscrite, avec quelques centaines de participants importants, seulement, et quelques milliers de personnages en tout ; cette fermeture facilite la monographie.

Il faudrait ici quitter le domaine des sciences naturelles ou physiques pour celui des sciences sociales ; il faudrait évoquer les disciplines rigoureuses de l'ethnographie, travaillant dans de petites communautés. Je pense à Evans Pritchard, par exemple, pour les Nuer ; ou, dans un registre plus simple, à Lawrence Wylie, dans tel village français.

*
**

Mais il va de soi que Saint-Simon ignorait l'ethnographie, aussi bien que la chimie organique. Ses références personnelles étaient autres. Elles le renvoyaient à l'horlogerie et à la fabrication des automates ; là se trouvaient, notamment, les technologies de pointe de l'époque. Le petit duc se référait, d'autre part, au jeu.

Horlogerie : voici un texte assez beau, au moment où Saint-Simon — plus habile, à vrai dire, dans l'analyse que dans la machination — monte lui-même sa propre cabale. Il utilisera, pour ce faire, les réseaux et raccordements qui lui sont fournis par les trois grandes cabales décrites ci-dessus. En bâtissant cette construction éphémère, il vise (en fonction de ce qu'il croit être son intérêt d'avenir) à marier « Mademoiselle », fille du duc d'Orléans (et petite-nièce de Louis XIV), avec son cousin issu de germain, le duc de Berry, fils de Monseigneur, et petit-fils de Louis XIV. Toujours cette endogamie serpentine

qui se mord la queue ! Saint-Simon, pour parvenir à ces noces sur lesquelles il fonde quelques espérances, fait agir des femmes, ou tel jésuite ; et il commentera en ces termes sa propre action :

« Telles furent les machines et les combinaisons de ces machines que mon amitié pour ceux à qui j'étais attaché, ma haine pour Madame la Duchesse, mon attention pour ma situation présente et future surent découvrir, agencer, faire marcher d'un mouvement juste et compassé, avec un accord exact et une force de levier, et que l'espace du carème commença et perfectionna, dont je savais toutes les démarches, les embarras et les progrès, par tous ces côtés qui me répondaient, et que tous les jours aussi, je remontais en cadence réciproque (22). »

La Cour, dans cette perspective, est donc une sorte de pendule, ou de gros oignon, grosse montre que Saint-Simon démonte et remonte, pour notre édification, et pour les besoins de sa cause. Il est conscient, bien sûr, de l'infirmité de cette comparaison. Les vrais engrenages, en métal, sont éternels, ou presque ; au contraire, les engrenages de la Cour ont des réactions imprévisibles. Ce sont des « glaçons », qui fondent comme neige au soleil : la duchesse de Berry s'enivrera scandaleusement quelques jours après ses noces (23), mènera une vie dissolue et décevra donc beaucoup les espoirs que Saint-Simon avait placés en elle ; ainsi, la cabale montée pour le mariage du duc de Berry sera, plus tard, l'un des regrets de notre duc.

Les analyses de Saint-Simon nous attireraient aussi du côté des jeux.

Premier jeu : le *pari*. Monter une cabale ou s'agrèger à elle, c'est parier sur l'avenir, c'est parier que le personnage central de la cabale (Madame de Maintenon, Monseigneur, ou le duc de Bourgogne) conservera quelque temps le pouvoir (Madame de Maintenon), ou bien réussira à l'acquérir en tout ou en partie (cas de Monseigneur, et du couple formé par le duc et la duchesse de Bourgogne). Le pari est, du reste, une activité familière à Saint-Simon. Le pari de Lille, par lequel il prédisait la prise de cette ville, faillit le perdre auprès du Roi, pour quelques pistoles. Et ce personnage, qui eut quelquefois certaines sympathies jansénisantes, n'ignorait sans doute pas le pari de Pascal.

L'autre jeu, c'est le *billard*, c'est-à-dire l'action indirecte de la boule n°1, sur la boule n° 3, par l'intermédiaire de la boule n° 2. On sait que ce jeu était populaire à la Cour ; Chamillard, qui y excellait, y trouva l'occasion de débiter une brillante carrière de ministre (24). Voyez aussi l'histoire de cet évêque de Langres qui, nul au billard à la Cour, va s'entraîner dans son diocèse, et revient

(22) Pléiade, IV, 543.

(23) Boislisle, XX, 98-99.

(24) Ibid. VI, 293-294.

ensuite à Versailles, où il surprend des courtisans en les battant à plate couture (25).

Le jeu des cabales est un jeu de billard. En témoigne l'action de Clermont-Chaste, téléguidé par le maréchal de Luxembourg pour être successivement l'amant de la princesse de Conti, puis celui de M^{lle} Choin, afin d'actionner Monseigneur. Ce faisant, à travers deux ou trois intermédiaires, le maréchal de Luxembourg agit, sur l'homme qu'il considère comme le futur roi, par « boules » interposées : « boules » Clermont-Chaste et Princesse de Conti ; ou bien Clermont-Chaste et la Choin.

Une autre partie de billard est celle que mène Saint-Simon lui-même à propos du mariage du duc de Berry : en ce cas, il agit indirectement par le père Tellier, les jésuites, et toute une série de dames, sur les acteurs essentiels — le Roi et Madame de Maintenon ; puisqu'aussi bien les futurs mariés et leurs parents (Monseigneur, le duc et la duchesse d'Orléans), sont à peu près hors du jeu, quant à leur pouvoir de décision.

*

**

Du point de vue d'une histoire à la fois sociale et familiale, il semble que le texte de Saint-Simon, conforté par la connaissance générale que nous avons de l'œuvre de ce mémorialiste, permet d'abord de définir une classe politique, ou, du moins, la partie supérieure et « environnante », hommes et femmes, de la classe politique de l'époque. Non pas que la Cour ait le pouvoir ; elle ne le possède pas. Mais c'est au sein de la Cour qu'on peut le mieux agir sur les leviers du pouvoir ; d'autant plus que les ministres, les membres des grandes familles des mandarins-bureaucrates, les Phélypeaux, les Chamillart, les Colbert et les Louvois sont dans la Cour, et y marient leurs enfants. Des noces se font sans cesse ; les gens se rencontrent, de façon mondaine et autre. Il y a inter-pénétration et interconnaissance des deux milieux : bureaucratie et aristocratie. Au xviii^e siècle, du reste, une partie de la grande aristocratie sera tout simplement composée de descendants des ministres « bourgeois » ou soi-disant bourgeois du xvii^e siècle.

L'autre intérêt du texte de Saint-Simon, c'est d'utiliser au maximum l'analyse généalogique ; on y retrouve les trois étages de la famille royale, — père, fils, petit-fils — et leurs femmes. On y rencontre aussi les phénomènes de parenté dans la famille royale et dans les grandes familles, — bâtards, bâtardes, princes du sang, etc. Enfin, les rangs à la Cour : les bâtards tiennent plutôt à la Maintenon ; les princes du sang et certaines bâtardes se rattachent directe-

(25) Ibid. II, 365-366.

ment ou indirectement à la cabale de Monseigneur ; les ducs, à celle du duc de Bourgogne et de la Maintenon (entre autres).

A cela se mêlent inextricablement les analyses proprement sociologiques, puisque, comme je l'ai montré, plusieurs forces (l'Eglise, la très haute noblesse, la finance, l'armée) viennent se ranger autour des diverses cabales.

*

**

Il serait intéressant d'étudier, à ce propos, comment les principaux groupes de pression se sont agrégés et orientés. Je pense, notamment :

— aux maréchaux de France, qui forment une sorte de groupe de pression militaire (rattaché notamment à la cabale Maintenon) ;

— aux princes du sang et aux bâtardes ;

— à tout ce qu'on peut appeler « les valets intérieurs » de la Cour, investis de fonctions policières ;

— aux ducs et pairs, et plus largement à la noblesse ;

— aux ministres ;

— aux grands dignitaires du clergé, et aux jésuites : ils ont des actions, les uns chez la Maintenon, les autres dans la cabale du duc de Bourgogne.

Il est bien évident, tous comptes faits (et comment s'en étonner...), que nous sommes assez loin des catégories d'une analyse de type marxiste. La bourgeoisie n'apparaît guère. La finance a tout de même des actions chez la Maintenon par les Pontchartrain ; et chez le duc de Bourgogne (plus ou moins) pas Desmaretz. On dit même que Monseigneur n'est pas insensible aux sirènes financières. Cependant, c'est aussi et peut-être davantage avec les grands groupes de pression nobiliaires, et avec les puissants bureaucrates, que le jeu de la Cour est mené.

L'intérêt d'une œuvre comme celle de Saint-Simon étudiée dans le séminaire de cette année, c'est que tout cela, d'une façon générale, est ressenti avec précision ; on peut, grâce au duc-mémorialiste, unir une analyse « socio-économique » de type moderne à une analyse « généalogique » qui est à la fois de type ancien et d'appartenance « ethnographique ».